

J. A. CHAPLEAU

Nous sommes en 1867, au premier souffle de la Confédération canadienne. L'inquiétude n'a fait grâce à personne, car l'avenir d'un peuple va se jouer dans quelques jours devant les feux de la rampe électorale. Que sera cette Confédération? Le Minotaure qui dévore les vierges, ou L'Ange qui veille sur les nations? Les chefs politiques ont sonné le clairon; et le peuple, anxieux, n'a plus qu'à se jeter dans le tumulte d'une élection générale, unique d'intensité, d'incertitudes et de conséquences.

Montréal, qui avait été le foyer de la résistance anti-fédérale, était plus que jamais le centre de la bataille. Une forte partie de la jeunesse conservatrice venait, sous la conduite de L.-O. David, Ludger Labelle et Honoré Mercier, de laisser le vieux camp. Lanctôt avait affolé la population ouvrière par une campagne infernale; et, cependant, Sir Georges Cartier, le véritable auteur de la Confédération, avait à se faire élire dans la cité de Montréal, qui ne lui avait donné que trente-sept voix de majorité en 1863.

C'était dans le plus fort énervement de cette confusion politique que Sir Georges Cartier convoqua, sur la rue Craig, la première assemblée populaire. Les forces des deux partis étaient enrégimentées. Lanctôt avait réussi, par ses magasins coopératifs, par l'incessante propagande d'un journal parfaitement bien fait: *L'Union Nationale*, par ses épouvantables mensonges et son démagogisme plus épouvantable encore, à enjoler presque toute la population ouvrière de Montréal. Ludger Labelle, l'ancien ami de Sir Georges, le type du conspirateur habile et fin, lui-même candidat d'opposition, avait, à son tour, provoqué la défaillance de plusieurs conservateurs, tandis que la vieille école libérale gardait tous ses partisans. Il ne restait donc à Cartier que la portion honnête, calme de la population, celle qui voit juste, juge bien, mais ne s'émeut jamais.